

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXIII

43^e Année — N° 2

ÉTÉ 1980

178

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret
Carcassonne

TOME XXXIII

43^e Année — N° 2

ÉTÉ 1980

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France.	25 F.
— Etranger.	35 F.
Prix au numéro	10 F.

Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1978.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXXIII - 43^{me} Année - N° 2 - Été 1980

SOMMAIRE

François GRASSAUD

La chasse à l'ours dans la région d'Axat (1790-1857).

René NELLI

*Regards sur une micro-économie attardée et précaire
(Bouisse, canton de Mouthoumet, Aude).*

René NELLI

*Saint Pierre et le mauvais riche, ou les deux frères
(conte).*

Joseph COURRIEU

L'ouratori de St-Martin le Vieil.

Matériaux et Documents

Jean FOURIÉ

Notes sur deux Noël du siècle dernier.

L. JOURNAL

La gare terminus de Tuchan.

René NELLI

Note sur l'ancien outillage agricole.

Urbain GIBERT

Au sujet du « Sautarel ».

Jean FOURIÉ

Au sujet de la chanson : le Rossignol.

Bibliographie

Un recueil de devinettes occitanes

Médecine populaire bulgare.

LA CHASSE A L'OURS DANS LA RÉGION D'AXAT

1790 - 1857

I. - TRADITIONS CONCERNANT LA CAUNA DE L'OURS (Territoire de la commune d'Axat, Aude) (1790-1800).

Madeleine Roche, fille d'un cordier d'Axat, était montée à la forêt de Fontanille pour porter des provisions à un jeune berger qui gardait des moutons dans les grandes clairières du Roc Rouge.

Les cimes seules des plus hauts pics étaient éclairées par le soleil, tandis que la vallée, encore dans l'ombre, était couverte du léger et transparent brouillard des nuits d'automne, la matinée s'annonçait radieuse et la jeune fille gravissait, avec légèreté, les sentiers abrupts de la forêt.

Sous les dômes sombres des sapins, le grimpeur à tête dorée, le bouvreuil solitaire, faisaient seuls entendre leurs cris tristes et monotones, tandis que dans les parties où les essences résineuses étaient plus rares, l'écureuil et le mulot faisaient craquer les coquilles des noisettes ou la dure enveloppe des faines triangulaires du hêtre. Les merles sifflaient au soleil, l'évent sur la cime des grands tilleuls, les grives procédaient avec activité au dépouillement des grappes du sorbier des oiseaux, dont les baies savoureuses et attirantes se détachaient vermeilles et dorées sur les mille nuances des verts des arbres environnants. Elle atteignit bientôt la fontaine de Fontanille.

L'eau, pure et cristalline, tombait en mille filets d'argent du haut d'un rocher couvert des mousses les plus fraîches et les plus soyeuses de chaque fente, de chaque infractuosité, pendaient jusqu'au sol les vertes pariétales et les mille brindilles élégantes des capillaires, les fougères se penchaient sur le bassin naturel d'où l'eau s'échappait à travers les hautes herbes, pour courir gaiement et disparaître bientôt sous les buis et les ronces des ravins.

Après s'être reposée quelques instants, elle entendit dans les fourrés voisins craquer les branches sèches, bruire les feuilles mortes, puis, à quelques pas d'elle, apparut un ours de taille énorme.

Habitée dès l'enfance à ne pas redouter leur voisinage, elle prit son mouchoir et l'agita en criant : « *Fuch Marti !* » (Va-t-en Martin !).

Mais l'ours s'assit et parut la contempler avec plaisir. Elle se décida à continuer sa route, l'ours la suivit, mais à distance et quand enfin elle

atteignit la clairière du Roc Rouge, il était encore sur le sentier qu'elle venait de quitter.

Les moutons paissaient tranquillement, mais le berger était absent. Après avoir déposé son panier au pied d'un sapin, elle s'avança dans la clairière en l'appelant. Quelques instants après, les moutons lèvent la tête, regardent du côté de la forêt, et se sauvent au galop et la queue en l'air.

Madeleine se retourne et se trouve face à face avec l'ours, qui, debout, l'enlace dans ses bras nerveux et promène sa langue baveuse sur sa figure, ses cheveux et son cou.

Elle pousse des cris d'effroi, appelle au secours. Le jeune berger, entendant ses accents de détresse, accourt armé de sa hachette et, sans hésitation, se jette sur l'ours qu'il frappe à la tête. Celui-ci recule sans lâcher la jeune fille; les coups redoublent, le sang ruisselle sur les yeux de l'ours, qui recule, recule toujours. Tout à coup, il disparaît, entraînant dans sa chute la pauvre Madeleine, dont le corps brisé fut trouvé gisant à côté du sien, au pied du Roc Rouge, qui, du côté de la vallée, terminait la prairie par une coupure à pic de quarante mètres d'élévation. Sur l'emplacement où les deux cadavres furent retrouvés, trois croix ont été gravées dans le tronc d'un buis énorme. Croix et buis existent encore (en 1858).

II. - UNE CHASSE A L'OURS DANS LES FORÊTS DU CLAT, CAILLA, ET ARTIGUES.

D'après une lettre adressée à M. le Vicomte Louis de Dax (d'Axat).

Le 14 octobre, le sieur Marc Cathala, dit Noussé d'Artigues, charbonnier, vint à Axat prévenir M. le Marquis de Dax et M. Sylvain Daran, directeur des forges, qu'il se trouvait dans la forêt d'Artigues un ours et que si ces messieurs voulaient organiser une chasse, il pensait qu'on pouvait le tuer.

Bref, il fut convenu que, le dimanche 18 octobre, la chasse aurait lieu. M. Cathala fut chargé par M. le Marquis de prévenir quelques chasseurs ainsi que des traqueurs. M. de Dax, de son côté, invite M. Bruguère, de la forge de Quillan, M. Blancart, quatre gendarmes et quelques autres individus d'Axat pour assister à cette chasse, y compris Bousquet, le meunier, qui se trouve fermier de votre moulin à Axat.

Le 18 octobre dimanche tous réunis à six heures du matin. M. votre frère à la tête tous se dirigèrent vers la forêt d'Artigues, au lieu de rendez-vous. Marc Cathala arriva en même temps avec sa suite au Cam du Roc.

Marc qui était le directeur de la chasse avait veillé à la tenue de l'ours, il dit qu'il était à la métairie de Nentillas dans le terrain du Clat, près de la partie des Escaüssanels.

Les chasseurs étaient au nombre de quarante, dont vingt-deux braconniers et dix-huit traqueurs. Les braconniers furent placés tout le long de la crête de la montagne qui sépare la partie des Escaüssanels d'avec votre forêt. Cathala dit qu'il fallait faire venir l'ours du côté de la forêt d'Artigues pour pouvoir y tirer.

Faut dire que les chasseurs étaient placés à divers postes de deux en deux. Bousquet était au même poste que M. de Dax ; ce poste s'appelle le canal de la Couscouillère à la simme. Cathala prend les dix-huit traqueurs, va par derrière pour faire venir l'ours vers les braconniers. A peine ont-ils commencé la chasse qu'on vit l'ours sur un arbre d'alizier (sorbier des oiseaux) qui mangeait de ses graines rouges. L'ours se met en fuite vers la forêt d'Artigues et monte par le canal de la Couscouillère. Lorsqu'il finissait de monter, il se trouve en face de M. le Marquis et de Bousquet, il voulut rétrograder lorsque votre frère touche le bras de Bousquet pour le lui faire voir. Bousquet l'ajuste d'un seul canon, fait feu sur l'animal qui tombe, blessé à mort, et roule cinquante mètres plus bas du côté des Escaüssanels. Marc Cathala accourt vers ce poste de là où se fait entendre le fusil et trouve M. de Dax et Bousquet assis à la même position qu'ils avaient prise la première fois. Il leur demande ce qu'ils ont fait : Bousquet le lève et lui dit qu'il avait tiré l'ours et qu'il pensait l'avoir touché. On fut voir là où était tombé l'ours, On vit du sang ; on suivit la trace. Bientôt, on vit l'animal étendu sur un roc. Alors des cris : « A la mort ! A la mort ! » furent lancés par les chasseurs qui se réunissent autour de l'ourse, car c'était une femelle, joyeux du bon résultat de leur chasse. L'ourse fut emportée sur un brancard à Artigues. Tous les habitants se réjouirent de la mort de ce gros animal qui leur ravageait leurs petites récoltes de prunes, millet et avoine. Tous les chasseurs descendirent à Axat à la réception du tambour. L'ourse pesait trois cents livres. Elle fut livrée à la disposition de M. le Marquis qui en donna à chaque chasseur ; il en garda une partie qui fut désignée à être mangée à un grand repas que votre frère donna, auquel il invita tous ses amis. L'ourse fut tirée à onze heures, la chasse a commencé à neuf heures trois quarts et a porté trente cinq à quarante livres de graisse.

Fr. Grassaud.

Regards sur une micro-économie attardée et précaire (Bouisse, canton de Mouthoumet, Aude)

On cultive, à Bouisse, l'avoine, la paumelle, le seigle, les fourrages, les pommes de terre. La production de blé a beaucoup diminué : jadis chaque famille en récoltait assez pour sa nourriture. Les ménagères cuisaient alors leur pain à la maison, dans les fours à fermeture de fonte, souvent ornementée, que l'on remarque encore à l'intérieur des cheminées. Il y avait quatre moulins, à Bouisse, deux à eau (l'un au centre du village, à l'endroit où le ruisseau se perd dans un *aven*, l'autre, au hameau de Saint-Pancrace) et deux moulins à vent, aujourd'hui ruinés. Ils faisaient toutes les moutures, mais celui de Saint-Pancrace était surtout destiné au blé.

Autrefois de maigres champs étaient aménagés jusqu'à flanc de montagne. Les paysans pauvres louaient à la mairie des parcelles du Communal : ils les travaillaient péniblement au *bigos* (la houe) et moissonnaient à la faucille (*l'oulam*) le peu de blé qu'ils y faisaient. D'énormes amas de pierres témoignent des efforts accomplis pour épierrer ces champs en pente qui nourrissaient à peine le brassier...

Aujourd'hui, seules les bonnes terres sont cultivées. Les propriétés, de dimensions très variables, allant de 5 à 10 hectares à 30 ou 80, sont très morcelées. Mais elles sont entre les mains d'un tout petit nombre de familles qui les exploitent sans l'aide d'aucun valet ou ouvrier. En leur ajoutant les terres qu'ils louent aux jeunes ou aux vieux qui ont quitté le pays, ces familles arrivent à se constituer d'assez vastes domaines qui leur donnent un revenu suffisant. Il y a donc une sorte de concentration qui assure à peu près l'équilibre de l'économie rurale pour les quelques propriétaires qui survivent.

Le climat du pays ne convient guère à la vigne. Elle y fut pourtant cultivée au 18^e siècle et se maintint tant bien que mal à la *Sauzède* (tout près de Bouisse) jusqu'à l'apparition du phylloxéra. On voit encore des plants redevenus sauvages dans les endroits bien abrités et également des treilles sur quelques façades ensoleillées du village. Il y a encore du vignoble à Saint-Pancrace, hameau situé à plus basse altitude. Au siècle dernier, les gens de Bouisse acquéraient souvent une petite vigne à Lanet ou à Montjoi, villages plus chauds : un pauvre champ en pente, difficile à travailler autrement qu'à la main, mais qui leur fournissait du vin pour l'année.

Chaque habitant de Bouisse possède un jardin potager où il « fait » toutes sortes de légumes : des haricots, des salades, des fraises, des betteraves (*bledas*) pour la nourriture des porcs, et surtout ces excel-

lents navets — les *naps de Boïssa* — qui sont célèbres. On y voit aussi des pommiers et des cerisiers qui ne donnent que des fruits aigrelets. Comme partout on élève, à la ferme, des poules, des canards, des oies, un ou plusieurs cochons. Les volailles et les œufs ne sont pas vendus, mais consommés en famille. Il n'y a, d'ailleurs, plus d'épicier sur place, ni de charcutier pour les acheter...

La grande ressource du pays est constituée par l'élevage bovin et ovin. La vente des veaux — souvent achetés comme *repopons* et confiés à la vache — est l'un des principaux revenus des Buxéens, bien que la cherté des moyens de transport et les exigences des intermédiaires diminuent quelque peu le bénéfice qu'ils en retirent. Depuis quelques années on assiste, semble-t-il, à une renaissance de l'élevage bovin auquel la région est prédestinée. Le *Milobre*, la montagne de Bouisse, où il y a de l'herbe tout l'été, est une zone idéale pour cet élevage, ainsi que le domaine de Salagriffe. Les méthodes de parage se sont perfectionnées, des races nouvelles ont été introduites avec succès...

L'élevage du mouton, jadis très important dans les Corbières, comme en témoignent les nombreuses bergeries disséminées sur les hauteurs, après avoir subi une régression très sensible, a tendance aujourd'hui à se développer à nouveau. Avec l'aide de l'Etat, des étables et des bergeries pré-fabriquées, plus saines et mieux agencées, s'édifient au centre même de l'agglomération.

Le fumier d'ovins est souvent vendu (à des jardiniers de Perpignan). Celui des vaches est généralement utilisé sur place. Bien que les paysans accusent les engrais chimiques de « brûler » la terre, leur emploi se répand de plus en plus...

Les chèvres — compagnes du pauvre — ont été fort nombreuses, à Bouisse, au siècle dernier. On fabriquait avec leur lait un excellent fromage : la *forma*, qui se présentait comme un bloc arrondi d'une livre ou d'un kilog, sur lequel se formait une croûte et qui se conservait presque toute l'année. Mais un seul propriétaire fait encore de ces fromages (pour sa consommation personnelle). Et il y a peu de paysans, à Bouisse même, qui vendent le lait de leurs vaches à l'échelle commerciale. Pourtant une fromagerie prospérerait, dans le village, ou plutôt en accroîtrait la prospérité. Il y a quelques années, un capitaliste vint tâter le terrain à ce sujet, mais aussitôt découragé, il n'insista pas.

Avant la guerre de 1914-18, on comptait beaucoup de chevaux dans nos campagnes. C'était le temps où l'on se déplaçait en « jardinière » ou en *breack*. Le dernier médecin installé à Bouisse possédait une écurie et ne faisait ses visites qu'à cheval. Aujourd'hui, il n'y a plus de chevaux (ni d'ânes ou de mulets), mais un belge, nouveau venu dans le pays, essaie de relancer timidement l'élevage des chevaux... La motorisation se développe considérablement dans ce pays où le manque de main-d'œuvre la rend nécessaire. Et ce n'est pas un mal.

* * *

En somme l'économie de ce coin perdu des Corbières se maintient à peu près en équilibre et d'une façon suffisante pour que, non sans un labeur acharné, les exploitants y vivent à leur aise, et peut-être mieux que dans d'autres villages montagnards du même type. Mais l'avenir de cette économie fermée où chaque famille vit sur ses propres ressources (augmentées des retraites des vieux), reste mal assurée. L'activité de la ferme y est toujours à la merci d'une maladie ou d'un accident qui frapperait un de ses membres actifs. D'autre part les jeunes, les filles surtout, ne veulent plus entendre parler de travail à la terre — épuisant, en effet, pour ces dernières — sous un climat si rude et à l'écart de la « société de consommation ». L'individualisme « occitan » qui, naguère, trouvait à se satisfaire dans les activités agricoles pénibles mais « libres », se retourne maintenant contre la société rurale : à défaut de revenus substantiels assurés, on veut avoir au moins les loisirs d'un fonctionnaire. C'est la quadrature du cercle !

R. Nelli.

SAINT-PIERRE ET LE MAUVAIS RICHE, OU LES DEUX FRÈRES

(Ce conte, recueilli à Bouisse, Aude, de la bouche de M. A. B., 70 ans, n'est pas fréquent dans le Folklore méridional. Le rôle qu'y joue saint Pierre semble démarqué de celui — tout semblable — que les traditions juives et arabes prêtent au prophète Elie. La punition infligée au mauvais riche utilise le rapport bien connu entre l'or et les excréments qui intervient dans d'autres contes populaires.)

SANT PEIRE E LOS DOS FRAIRES

Al temps passat i avià dos fraires, l'un qu'era ric e orgulhós, l'autre paure mas caritadós. Un jorn, abilhat en mandégaire, Sant Peire s'ap-prochèt del ric e li demandèt l'almoina : foguèt rebufat sens pietat. Alavètz Sant Peire se rendèt en cô del fraire paure que l'alculhiguèt dins son ostal e l'envitèt a partejar lo siu magre repais. Tot prenènt conjat del paure e de sa femna, tant caritabla com èl, Sant Peire lor diguèt : « Que Dieu vos recompense ! La primièra causa qu'entreprendrètz sera benesida e prendra jamais fin tant que dirètz pas : « N'i a pro ! » Sens pensar mai a las promessas del mendicant nòstre ôme comencèt de comptar los quelques sôuses qu'avià dins la pôcha per vèser se li restava pro d'argènt per se crompar de pan. D'a mesura que comptava, l'argènt se multiplicava e, al cap d'un jorn e d'una nuèit, fatigat de totjorn comptar, diguèt enfin : « N'i a pro ! » E n'i avia pro per far d'èl un ôme ric !

L'ainat foguèt estonat del cambiamen qu'era subrevengut dins los afars del sieu cadet, e, après aver menat una enquèsta discrèta resolguèt d'aculhir del biaïs mai prevenènt lo vielh mandigaire, se tornava tustar a sa pôrta.

Qualques jorns après Sant Peire passèt dins la carrièra. Tre que l'apercebèt, lo ric sortiguèt del sieu ostal e après li' aver fait forçes desencusas, los preguèt d'entrar en cô d'el. Res foguèt pas trop bon per lo mandigaire. A la fin del repais, Sant Peire mercejet son ôste : « Que la primieira causa qu'entreprendretz, li diguèt, prenga pas jamai fin ! » Sul côp, la femna avisèt lo sieu marit : « Per que poguèssèm comptar tranquillament nòtre argènt, satisfasèm d'en primier nòstres besonhs naturels ! » Atal faguèren e mal ne lor prenguèt : poguèron pas pus quitar lo sèti e caguèron sens poder s'arrestar.

Cal conclure d'aquela istòria que Sant Peire pot pas suportar los riques !

TRADUCTION

Saint Pierre et les deux frères

Au temps passé, il y avait deux frères. L'un était riche et orgueilleux, l'autre, pauvre et charitable. Un jour, déguisé en mendiant, Saint Pierre s'approcha du riche et lui demanda l'aumône : il fut rabroué sans pitié. Alors Saint Pierre se rendit chez le frère pauvre, qui l'accueillit dans sa maison et l'invita à partager son maigre repas. En prenant congé du pauvre et de sa femme, qui était aussi charitable que lui, Saint Pierre leur dit : « Que Dieu vous récompense ! La première chose que vous entreprendrez sera bénie et ne prendra pas fin tant que vous n'aurez pas dit : « C'est assez ! » Sans même penser aux promesses du mendiant, notre homme se mit à compter les quelques sous qu'il avait dans la poche pour voir s'il lui restait assez d'argent pour s'acheter du pain. A mesure qu'il le comptait, l'argent se multipliait et, au bout d'un jour et d'une nuit, fatigué de toujours compter, il dit enfin : « C'est assez ! » Et il y avait là assez d'argent, en effet, pour faire de lui un homme riche.

L'ainé fut étonné du changement qui s'était produit dans la situation de son frère et, après avoir fait une enquête discrète, il se promit bien d'accueillir de la façon la plus aimable le pauvre mendiant, s'il revenait frapper à sa porte.

Quelques jours après, Saint Pierre passa dans la rue. Dès qu'il l'aperçut le riche sortit de sa demeure et après lui avoir fait mille excuses, le pria d'entrer chez lui. Rien ne fut trop bon pour le mendiant. A la fin du repas, Saint Pierre remercia son hôte : « Que la première chose que vous entreprendrez, leur dit-il, ne prenne jamais fin ! » Aussitôt la femme avisa son mari : « Pour que nous puissions compter tranquillement notre argent, satisfaisons d'abord nos besoins naturels ! » Ainsi firent-ils et mal leur en prit : ils ne purent plus quitter le siège et ch... sans pouvoir s'arrêter.

Il faut conclure de cette histoire que Saint Pierre ne peut pas supporter les riches.

R. Nelli.

L'OURATORI de Saint-Martin-le-Vieil (Aude)

Non seulement dans le département de l'Hérault, mais aussi dans les départements circonvoisins, et un peu partout sur le territoire national, innombrables sont les églises, sanctuaires, chapelles, oratoires, dédiés à Saint Roch, et abritant quelque statue ou quelques images de ce thaumaturge qui naquit à Montpellier en 1293 et y mourut en 1327.

Certains de ces édifices sont remarquables : tels celui de Montolieu (Aude) bâti sur un piton orgueilleux et dans un décor ravissant ; celui de Saint-Martin le Vieil, communément appelé l'*Ouratori* (oratoire), étonnant par son humilité. Il fut construit en 1688 par Maître Jacques Patau, curé de St-Martin, qui le somma d'une croix en fer forgé.

Dans le passé, une coutume qui s'éteignit en 1919, rassemble chaque 16 août, en la fête liturgique de St Roch, les fidèles de Saint-Martin auprès de la rustique chapelle dans laquelle officiait l'abbé Alexandre Jean. Ce curé s'exprime en occitan et ses ouailles répètent les invocations suivantes :

O grand Sant Roch, gandissetz-nos de la pesto et dal foc. (Puissant saint Roch, écartez de nous la peste et le feu... du ciel, c'est-à-dire la foudre).

O grand Sant Roch, aparats-nos del pécat qué nous menaço dé tout coustat. (Puissant Saint Roch, abritez-nous du péché qui de toute part nous menace).

O grand Sant Roch, gardaz-nous també nostré bestial qui tan besonh nous fa. (Puissant Saint Roch, protégez notre cheptel sans lequel nous ne pourrions pas subsister).

O grand Sant Roch, dins nostré cor clabelhats uno fé, un esper et un amour pus dur qué lé roucas. (O puissant Saint Roch, dans notre cœur chevillez une foi, une espérance et un amour plus durs que le roc).

O grand Sant Roch, fasets-nous — coumo l'abèt ta pla fait bous — présa méns lous bens temporals qué lous béns éternals. (Puissant Saint Roch, faites-nous — comme vous l'avez si bien réalisé vous — estimer moins les biens temporels que les biens éternels).

Ces prières et bien d'autres sont proclamés devant l'ouratori, situé en bordure de la vaste aire de battage, elle-même voisine des tours antiques.

Venu de l'agglomération et aussi des fermes environnantes, le gros bétail envahit le « sol » : bœufs, vaches, chevaux, mulets, ânes, génisses. Ce jour-là, toutes les bêtes sont toilettées, décrottées, lavées, bichonnées, peignées. Les « jourguos » et les « bédeilhos » (génisses) ont leurs cornes enrubannées.

Avant d'être conduit sur le lieu du rassemblement, tout ce bétail a reçu « a punto del jorn » (à l'aube) une double ration d'un fourrage de qualité et d'une excellente avoine.

Malgré les vastes proportions de l'aire, les troupeaux de moutons, alors nombreux, ne peuvent y trouver place. Aussi sont-ils retenus dans la bergerie, mais ce jour-là, ils sont « gâtés » eux aussi : nourriture à discrétion, assortie d'une poignée de sel.

Dans leur parc, tout comme pour le gros bétail sur l'aire, le prêtre implore sur la race ovine la bénédiction du Seigneur, par l'intermédiaire de Saint Roch, protecteur des humains et des bêtes. L'histoire relate, en effet, que les animaux malades se pressaient sur le passage de Saint Roch, qui les guérissait par un seul signe de croix. De là, cette coutume, de bénir les animaux, le 16 août, en la fête de ce saint héraultais.

Ce même jour, le prêtre bénissait une multitude de petits pains, appelés « pains de Saint Roch » et qui étaient jalousement conservés dans chaque foyer. Au cours de l'année quelque animal tombait-il malade, on lui faisait aussitôt consommer un fragment de ce pain.

La bénédiction du bétail terminée, l'abbé Alexandre Jean entonnait de sa voix inoubliable (voir *Folklore* n° 152) le bel hymne à Saint Roch « *Fastosus in Superbia* », composé au 17^e siècle, en usage dans le diocèse et dont la traduction suit :

1. L'homme qui s'enorgueillit de ses richesses,
Passe sa vie dans l'agitation; à sa mort, son souvenir disparaît
de la terre avec fracas.
2. Le sort de Saint Roch est bien différent;
Ce saint mène une vie inconnue, mais des merveilles s'opèrent
à son tombeau et son âme atteint la gloire du ciel.
3. Né à Montpellier, il fut obtenu d'une manière miraculeuse par
les ferventes prières de sa mère. Illustre par son origine, il le
fut plus encore par la grande piété de ses parents.
4. Sa mère par les bons conseils, ses exemples et ses douces
paroles a formé admirablement le cœur de son fils et le tourna
tout à fait vers le Seigneur.
5. Grâce à de tels enseignements, le jeune Roch grandit de jour
en jour dans les lois du Christ. Il voulut enfin servir Dieu dans
les membres souffrants de son Eglise.

6. Privé de ses parents dès son adolescence. Il s'empresse de distribuer ses biens aux pauvres, et plein d'ardeur, il gagne Rome pour y secourir les pestiférés.
7. Italie, raconte-nous les magnifiques traits de charité accomplis par ce pèlerin, énumère toutes ses fatigues, dis-nous les hôpitaux qu'il a visités, les malades contaminés dont il s'est approché sans crainte.
8. Après toutes ces œuvres de charité, atteint lui-même de la peste, dans la ville de Plaisance, il donna pendant sa maladie, les signes les plus remarquables de foi et de patience.
9. Après sa guérison, et de retour dans sa patrie, quelles souffrances n'endure-t-il pas encore, pendant cinq ans, dans sa pauvreté extrême, il est jeté en prison, et c'est là qu'il termine sa vie par une sainte mort.
10. Depuis lors, que d'images peintes en son honneur ! Que d'autels élevés à sa mémoire, que de malades guéris de la peste par sa puissante intercession.
11. Ville de Constance, tu seras comme le fidèle témoin de ces merveilles. N'est-il pas vrai que ton peuple en proie au fléau de la peste fit à Saint Roch de ferventes supplication et qu'aussitôt le mal pernicieux disparut ?
12. O Saint Roch, refuge assuré des malades, vous qui pendant votre vie, opérâtes si facilement des miracles, remplissez les vœux des fidèles ; que ne pouvez-vous obtenir pour eux dans la patrie céleste ?
13. Eloignez les maladies du corps, telles que la peste et les fièvres malignes ; guérissez aussi les plaies de l'âme, écarter de nous toute contagion pernicieuse.
14. De notre voix et aussi de tout notre cœur, chantons gloire au Dieu tout-Puissant, à Dieu qui dans sa bonté suprême a donné aux hommes en la personne de saint Roch une telle puissance. Amen.

J. Courrieu

Saint-Martin le Vieil.

MATÉRIAUX ET DOCUMENTS

Notes sur deux Noël's audois au siècle dernier

Un heureux hasard nous a récemment permis de découvrir, dans un lot d'archives concernant le Pays de Sault, deux chants de Noël apparemment inédits et qui semblent fort peu connus. Il nous a paru intéressant de les présenter brièvement aux lecteurs de *Folklore*, d'autant que ces textes sont caractéristiques d'une époque.

La première de ces compositions est en français et la deuxième, plus courte, est écrite en langue d'oc. Bien que non signés, ces textes sont certainement dus à la plume de l'abbé Clergue, originaire de Camurac, qui fut vicaire à Bram en 1838, puis curé des Bains de Rennes et enfin d'Espezel à partir de 1841. Le feuillet contenant ces poésies se trouvait en effet parmi un paquet de correspondances et de papiers divers ayant appartenu à cet ecclésiastique. L'écriture, en tout cas, est bien de lui. Voici donc ces deux chants, en respectant les formes graphiques dans lesquelles elles ont été rédigées.

NOEL I

Joseph mon cher fidelle

Cherchons un logement :

Le temps presse et m'appelle

A mon accouchement.

Je suis le fruit de vie

Cher enfant des cieus

Qui d'une sainte envie

Vient paraître à nos yeux.

Célébrons en ce saint jour

Un Dieu pour nous plein d'amour

Avant la naissante aurore

Nous le verrons éclore.

Chantons doux Noël, Noël

En l'honneur de l'Eternel.

Dans ce triste équipage
 Marie, allons chercher
 Par tout le voisinage
 Un endroit pour nous loger.
 Ouvre voisin la porte
 Aïez compassion
 D'une vierge qui porte
 Votre rédemption.

Le ciel vient d'être embrasé
 D'une brillante clarté
 Pour montrer la puissance
 D'un enfant plein de clémence.
 Chantons doux Noël, Noël
 En l'honneur de l'Eternel.

NOEL II

Andrès, Francès ambé Jacinto
 Ban beyré l'enfant qu'es nascut
 L'y portoun qualqué bout de cinto
 Per l'ou fayssa pasqu'es tout nut.
 Poutats l'y bailens et bourrassos
 Charles, Antoni et tu Bernard
 Prenetzs bo tout dins la bezasso
 Et la bresso sus bostré cap.
 Sian toutis fièrs et prêts ensémbé
 Partiguen, anén l'adoura
 Pouttan l'y tout dins un carembé
 Sira charmat quand nous beïra.
 Prigueren la Bierjo sa mairé
 D'accepta tout ço qu'y poutan
 Beïren Jousèp, que Jacob soun païré
 Lou paouré, biéllot artisan

.....

Traduction : André, François avec Jacinte vont voir l'enfant qui est né, ils y portent quelque bout de ceinture en tissu pour l'emballoter

parce qu'il est tout nu. Portez lui des langes et des bourrasses. Charles, Antoine et toi Bernard prenez-le tout dans la besace et la corbeille sur votre tête. Nous sommes tous fiers et prêts ensemble partons, allons l'adorer, portons lui tout dans une petite voiture : il sera charmé quand il nous verra. Nous prierons la Vierge sa mère d'accepter tout ce que nous lui portons. Nous verrons Joseph, que Jacob son père le pauvre bien vieux artisan...

Le Noël en français, si ce n'est une touchante naïveté, n'affiche guère d'originalité marquante. L'emphase y apparaît parfaitement représentative de son époque (1^{re} moitié du XIX^e siècle) et la versification n'est pas toujours heureuse. Si l'abbé Clergue est vraiment l'auteur de ce chant, ce devait être un bien piètre poète. Les poncifs et les clichés y abondent, conférant à l'ensemble de la composition une platitude désolante.

Sans posséder un bonheur d'inspiration plus subtil que le précédent, le Noël en occitan nous apporte tout de même, ne serait-ce que sur le plan de la langue, des compensations qu'il convenait de souligner. Le poème demeure, certes, relativement médiocre. Les gallicismes y sont fort rares et il est écrit dans un languedocien encore riche en mots et expressions éminemment populaires. Par contre, nous avouons ne pas bien saisir l'opportunité d'évoquer en fin de texte le père de Joseph : il est vrai que ce chant paraît inachevé.

Parmi les mots typiques remarquons le verbe « faissar » qui signifiait bander, serrer et emmailloter, le mot « bailen » qui désignait des langes d'enfant, le vieux nom « bressa » qui venait de « brescada » longue corbeille qui servait au transport de certains objets usuels peu lourds. « Borrassa » ou borrasson identifiait aussi, d'après Louis Alibert, des langes d'enfant en laine ou en coton. Dans le Pays de Sault, ce mot signifie aussi large carré en toile de sac que l'on utilise pour transporter, sur le dos ou sur la tête, du foin (du « revijiure »), de l'herbe pour les lapins, de la ramille ainsi que tout autre produit destiné à l'alimentation du bétail (betteraves, pommes de terre, fruits abimés, etc...). Par contre, le mot « carembre » nous semble plus difficile à interpréter. Nous ne l'avons trouvé dans aucun dictionnaire. Nous l'avons assimilé à une sorte de « çarreta », c'est-à-dire de petit chariot. Si des lecteurs ont des précisions à apporter sur ce point, nous les remercions à l'avance de bien vouloir nous en informer.

J. Fourié.

La Gare Terminus de Tuchan

Il semble bon de rappeler, pour l'histoire locale, que Tuchan avait encore sa gare du rail il y aura bientôt un demi-siècle.

Un réseau ferroviaire, exploité par la Compagnie des Tramways de l'Aude fut créé aux environs de 1900. La gare, en 1903, vit une grande foule accourue de la région du Mont Tauch le jour de son inauguration présidée par Monsieur Malaviale, député et conseiller général du canton. Cette foule de l'ère hippomobile était, et c'est bien compréhensible, curieuse et intéressée de voir un train, spécimen de l'ère automobile à ses prémices.

Tuchan était ainsi relié, outre les routes, par rail, à Narbonne, Lézignan, La Nouvelle, lieux situés sur les grandes lignes de « l'Araignée », surnom de la S.N.C.F.

Les transports des vins par demi-muids, des marchandises diverses nécessaires aux villages du canton, du courrier postal, des voyageurs, furent alors faits à la diligence des tramways. Ils détrônèrent ainsi les diligences, les charretiers et rouliers qui avaient alors nécessairement l'exclusivité de tous transports.

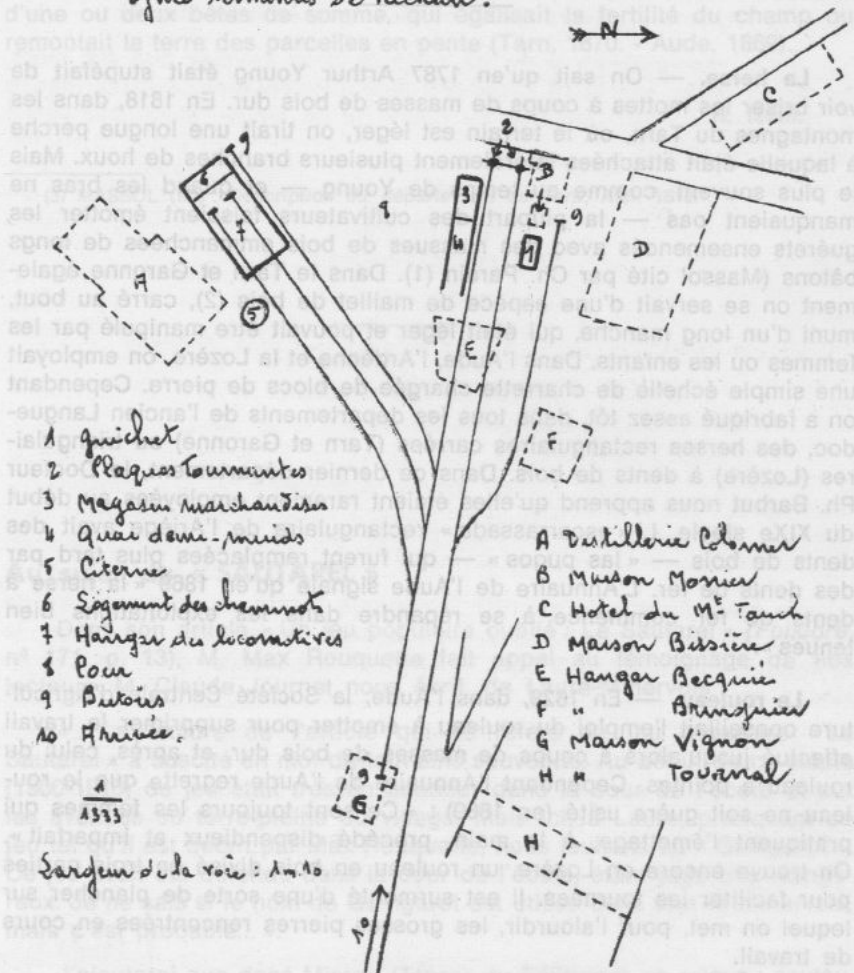
Mais l'ère de l'automobile progressant, surtout après la grande guerre de 1914-18, il advint que nos trains à vapeur furent à leur tour détrônés en 1931 par les camions, autos et bus, l'essence supplantant la vapeur.

Ce petit train, comme certains le nommaient, eut son temps de gloire et de grande utilité. Son inconfort pour les voyageurs, dont nous sourions à présent à son souvenir, était à cette époque considéré comme le summum de la commodité en voyage.

Des plaisantins prétendent que lors de l'ascension du col d'Extrême, dernière difficulté du parcours avant la descente sur Tuchan, la locomotive haletante tirait si péniblement le convoi, que certains usagers pouvaient se permettre une cueillette de champignons, de ramasser des escargots ! Mais ce sont là, certainement, propos d'humoristes ou de mauvaises langues !

L. Tournal.

Gare terminus de Tuchan.



Les immeubles B.E.G. n'existaient pas en 1901.

Note sur l'ancien outillage agricole en Languedoc

Herse, Rouleau, " Galère "

La herse. — On sait qu'en 1787 Arthur Young était stupéfait de voir briser les mottes à coups de masses de bois dur. En 1818, dans les montagnes du Tarn, où le terrain est léger, on tirait une longue perche à laquelle était attachées latéralement plusieurs branches de houx. Mais le plus souvent, comme au temps de Young — et quand les bras ne manquaient pas — la plupart des cultivateurs faisaient émotter les guérets ensemencés avec des massues de bois emmanchées de longs bâtons (Massol cité par Ch. Parain (1). Dans le Tarn et Garonne également on se servait d'une espèce de maillet de bois (2), carré au bout, muni d'un long manche, qui était léger et pouvait être manipulé par les femmes ou les enfants. Dans l'Aude, l'Ardèche et la Lozère, on employait une simple échelle de charrette chargée de blocs de pierre. Cependant on a fabriqué assez tôt, dans tous les départements de l'ancien Languedoc, des herses rectangulaires carrées (Tarn et Garonne) ou triangulaires (Lozère) à dents de bois. Dans ce dernier département, le Docteur Ph. Barbut nous apprend qu'elles étaient rarement employées au début du XIXe siècle. L'« escarrassada » rectangulaire de l'Ariège avait des dents de bois — « las pugos » — qui furent remplacées plus tard par des dents de fer. L'Annuaire de l'Aude signale qu'en 1869 « la herse à dents de fer commence à se répandre dans les exploitations bien tenues ».

Le rouleau. — En 1829, dans l'Aude, la Société Centrale d'Agriculture conseillait l'emploi du rouleau à émotter pour supprimer le travail effectué jusqu'alors à coups de masses de bois dur, et après, celui du rouleau à pointes. Cependant l'Annuaire de l'Aude regrette que le rouleau ne soit guère usité (en 1869) : « Ce sont toujours les femmes qui pratiquent l'émottage, à la main, procédé dispendieux et imparfait ». On trouve encore en Lozère, un rouleau en bois divisé en trois parties pour faciliter les tournées. Il est surmonté d'une sorte de plancher sur lequel on met, pour l'alourdir, les grosses pierres rencontrées en cours de travail.

(1) Massol, cité par Ch. Parain, *l'évolution de l'ancien outillage agricole...* « Folklore », Juillet-Décembre 1940, p. 51.

(2) En Lauragais, on appelait *esturassaira* (de *esturassar*, émotter) la femme qui exécutait ce travail. Auguste Fourès, dans un de ses poèmes (*La Sèga*, 1886), évoque l'*esturassaira* et l'instrument dont elle se servait : un *martel de garric* : une sorte de marteau en bois de chêne.

Le rouleau simple destiné à comprimer la terre autour des plantes n'était point connu dans l'Aude, en 1818, si l'on en croit le Baron Trouvé. A cette même époque, Massol regrette qu'il soit trop peu répandu dans le Tarn (3). L'Hérault et le Gard ne le pratiquaient pas davantage.

Un **rateau** à cheval apparut dans l'Aude en 1837.

Enfin, la « **galère** » était un **traîneau** ouvert à son extrémité, attelé d'une ou deux bêtes de somme, qui égalisait la fertilité du champ ou remontait la terre des parcelles en pente (Tarn, 1870. - Aude, 1869).

R. Nelli.

(3) MASSOL (M.) : *Description du département du Tarn*, Albi, 1818.

Au sujet du « SAUTAREL »

Dans son article « Un jeu populaire oublié : Le Sautarel » (*Folklore*, n° 171, p. 13), M. Max Rouquette fait appel au témoignage de nos lecteurs. M. Claude Journet nous écrit, de Laure-Minervois :

« ... La lecture de l'article qui se réfère au jeu populaire « Le Sautarel » a suscité en moi de lointains souvenirs. Au début de ce siècle (1900-1910) ce jeu était très en honneur dans la cour de l'école et sur les avenues ou terre-pleins du village. Mais ici, à Laure, pratiquant ce jeu tel qu'il est décrit par Max Rouquette, nous jouions au « *Guingarot* ». Ce jeu avait été défendu dans la cour de l'école, étant jugé trop dangereux. Je ne sais si le nom de Guingarot est utilisé dans tout le Minervois, mais c'est probable... ».

J'ajouterai que dans Mistral (Trésor du Félibrige) on relève : *sautèu*, *sutarèl* : bâtonnet, jeu d'enfant. *Jouga au satarèu* : jouer au bâtonnet.

U. Gibert.

Au sujet de la chanson : LE ROSSIGNOL

Dans le N° 196 (hiver 1979) de la revue, nous avons donné le texte d'un certain nombre de chansons en langue d'Oc fort populaires dans la vallée de l'Aude. Un lecteur de Toulouse, M. Paul Mesplé, nous apporte des éléments d'information complémentaires au sujet de la chanson « Le rossinhol » dont nous avions publié la version chantée dans la région d'Espéaza. Voici ce que nous écrit M. Mesplé :

« J'ai reconnu une sorte de variante d'un couplet que ma mère, Irénée Sabardu, née le 18 décembre 1869 à Balaguères (Ariège), mariée à Toulouse en 1891, chantait au début de ce siècle, alors que j'étais encore tout enfant :

*Janaton filava ;
Son fus i tombèc,
Son galant passava,
Le i ramassèc.*

Quant au refrain, avec une variante encore plus légère :

*Lahut ! As pas entendut
Cantar la cigala,
Cantar to cocut ;
Lahut ! As pas entendut
Cantar la cigala
Amai lo cocut !*

Je me souviens qu'en 1915, alors que j'étais soldat secrétaire de bureau au recrutement d'Albi, un de nos camarades, réserviste, le chantait en assurant qu'il était fort populaire à Gaillac où il habitait en temps normal. »

Ce témoignage montre clairement, et nous nous en doutions, que certains thèmes populaires — et le rossignol, symbole de pureté et de grâce, en est le privilégié — ont bénéficié d'une large propagation et ont vivement sollicité l'inspiration. D'autres variantes de cette chanson très connue existent certainement et nous remercions à l'avance les lecteurs de *Folklore* qui voudront bien nous les indiquer.

J. Fourié.

BIBLIOGRAPHIE

UN RECUEIL DE DEVINETTES OCCITANES

Vient enfin de paraître, publié par le Centre régional d'études occitanes de Toulouse, un ouvrage regroupant des « devinalhas », ces petites devinettes rimées, dites généralement en occitan, qui furent longtemps si populaires dans les villes et les campagnes du Midi, constituant une facette particulièrement originale de l'esprit inventif de l'homme d'Oc.

On les croyait oubliées, perdues, éparpillées aux quatre coins des mémoires et des régions méridionales. Autrefois, elles couraient les rues ; journaux, almanachs et revues occitanes les citaient et les colportaient abondamment, mais cette mode était tombée en désuétude depuis la Libération.

André Lagarde, qu'il est inutile, pensons-nous, de présenter aux lecteurs de *Folklore*, a eu l'heureuse idée de recueillir 200 de ces « devinalhas » et de les classer, suivies de leur traduction et des réponses correspondantes, dans une agréable plaquette d'une quarantaine de pages. Un répertoire thématique complète cet intéressant ouvrage et permet ainsi de retrouver les devinettes se rapportant soit à la nature, soit à la maison, au village ou à la ferme.

André Lagarde, qui exerce les délicates fonctions de conseiller pédagogique d'occitan dans l'Académie de Toulouse, insiste à juste titre sur le caractère éminemment pédagogique d'une telle plaquette, dont l'utilité apparaît à l'évidence, notamment pour l'initiation à l'occitan dans les classes maternelles et primaires.

Les « devinalhas » patiemment rassemblées par André Lagarde, et qui furent essentiellement glanées dans l'Aude, l'Ariège et la Haute-Garonne, comblient également une lacune sur le plan ethnographique car, sans prétendre être un corpus, elles donnent tout de même un aperçu de la richesse et de la diversité du génie populaire d'Oc.

Intitulée « *Qu'es aquò, qu'es aquò ?* », cette brochure est vendue au prix de 10 F (franco). Les commandes doivent être adressées soit au Centre régional d'études occitanes (3, rue Roquelaine à Toulouse), soit directement chez l'auteur : André Lagarde, 25, rue Victor-Hugo, 31390 Carbonne.

J. Fourié.

Av sujet de MÉDECINE POPULAIRE BULGARE, comment se soigner et vivre selon les lois de la Nature,

Peter Dimkov, tome I, 360 p., Sofia, 1977, Maison de l'Académie des Sciences de Bulgarie.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1926. Entre 1926 et 1927, il a eu quatre éditions. Cette cinquième édition est donc la première depuis quarante ans. Elle est annoncée comme « revue, corrigée et complétée ».

En raison des rapports qui ont existé entre les anciens Bogomiles et les Cathares et surtout des ressemblances que l'on constate entre les médecines populaires occitane et bulgare, nous croyons qu'il intéressera les lecteurs de *Folklore*. Une traduction française est en préparation.

Peter Dimkov est né en 1886, juste après la Libération du joug ottoman en Bulgarie. Dès sa plus tendre enfance, il a accompagné sa mère dans ses recherches sur la médecine populaire. Celle-ci, Ekaterina Dimkova, lui offrit tous ses cahiers de notes alors qu'il n'avait que quatorze ans, afin qu'il continue de noter « les méthodes et les moyens que le peuple utilisait depuis des siècles ». C'est ce qu'il fit pendant soixante-quinze ans. Il en a quatre-vingt onze.

Mince, de taille plutôt petite pour un bulgare, très souriant, les cheveux blancs, Peter Dimkov est d'un désintéressement rayonnant. Quand on vient le trouver pour être soigné, il ne faut jamais lui donner d'argent sous peine de le blesser. On peut à la rigueur lui envoyer un cadeau par la suite : fruits, vêtements, etc..., qui ne doivent pas être présentés comme honoraires mais plutôt comme « présent ».

Lorsqu'on le consulte, il parle peu et pose peu de questions ; le patient indique simplement ses symptômes. Peter Dimkov examine les iris, la paume des mains et donne quelques conseils simples. Puis il renvoie le patient chez lui, sans autre indication. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il envoie son « ordonnance » : plantes, miel, respirations, exercices corporels, régime diététique (végétarien), jeûne, utilisation des éléments : eau, air, soleil et mouvement, conseils généraux de vie pratique. Par exemple : « apprendre à raconter des contes et à parler, les contes sont des rayons de soleil dans la vie ».

Cet ouvrage est dédié à « Boïan le Mage, ce grand sage et savant, l'un des fondateurs de notre médecine populaire et du Bogomilisme, et aussi à la mémoire de ma mère bien-aimée, Ekaterina Dimkova, qui m'a donné mes premières connaissances en médecine populaire ».

Dans l'introduction de cet ouvrage, le Docteur Stephane Todorov rappelle la grande importance de cette recherche et tout l'intérêt avec

lequel le premier Secrétaire du Parti Communiste Bulgare a soutenu cette nouvelle édition tant attendue.

Cet ouvrage se compose d'une seconde préface de Peter Dimkov lui-même, d'une introduction consacrée à une définition générale de la médecine populaire et de chapitres consacrés aux thèmes suivants :

— *physiothérapie* : eau, compresses, enveloppements, bains de vapeur, inhalations, lavements, purges, ventouses, bains de soleil et de boue, massages...

— *phytothérapie* : collecte et préparation des plantes, racines, graines... préparation de médicaments à base de plantes médicinales et applications thérapeutiques...

— *diététique* : règles de nutrition, produits alimentaires, différents régimes (crudités, recettes, etc...), jeûnes, aliments et boissons recommandés...

— *psychothérapie* : traitements par la pensée créatrice, l'auto-suggestion et l'hypnose... importance de l'état d'esprit dans lequel se trouve le malade...

— *soins d'urgence* : cassures, empoisonnements, blessures...

— *cosmétique populaire* : nutrition, sommeil et autres régimes de beauté (visage, corps, mains, etc...)...

— *pharmacie domestique* : inventaire et conseils pratiques...

— *conseils de vie pratique* tant pour les malades que pour ceux qui les soignent, pour les enfants, les femmes et les vieillards...

— *vivre en accord avec la nature* : les conditions naturelles qui déterminent la santé de l'homme, lumière et soleil comme source de vie, l'eau, travail, fatigue, repos, vie sexuelle, hygiène du corps, propreté, culture physique, respiration...

— *conclusion* de ce premier tome.

La préface de Peter Dimkov nous met l'eau à la bouche en situant cette médecine populaire dans son plus lointain contexte historique, presque totalement méconnu tant du public occidental que des « spécialistes ». En voici un long extrait :

« Les premiers documents écrits sur la médecine populaire bulgare datent de la fin du IX^e siècle, c'est-à-dire sous le règne de Boris 1^{er} et de Siméon. Cette période est considérée comme le Siècle d'Or de la Bulgarie; c'est à cette époque que Jean l'Exarque décrivit pour la première fois en Occident le corps humain et il est d'ailleurs le créateur de la terminologie anatomique pour les langues slaves. Ensuite, les documents écrits deviennent très rares.

D'après la légende, c'est Boïan le Mage, fils du tzar Siméon, qui, avec son disciple Vassili Vrach, créa les fondements de la médecine populaire bulgare, aux temps des Bogomiles.

Boïan le Mage fut initié à Byzance par une secte secrète affiliée aux Mystères égyptiens, sorte d'Académie mondiale des sciences à l'époque. Il y fut admis en tant que grand savant, philanthrope et moraliste. Il y acquit de solides connaissances dans les domaines religieux, philosophiques et médicaux. A son retour en Bulgarie, il constitua une société à la tête de laquelle fut porté le Pope Bogomile. Cette société créa les fondements du Bogomilisme qui fut l'étincelle dans la lutte pour la justice sociale et la liberté politique. Le Bogomilisme fut le premier mouvement de contestation du féodalisme dans le monde. De plus, le Bogomilisme a ouvert la voie à la médecine populaire.

Boïan le Mage transmet l'enseignement qu'il avait reçu à Byzance et développé, à ses disciples les plus proches parmi les Bogomiles, c'est-à-dire aux Parfaits qui, à leur tour, ont propagé parmi le peuple qu'ils soignaient l'art médical. Boïan lui-même soigna en secret les malades dans les galetas des monastères et dans les forêts pendant les persécutions. C'est à cause de ses succès de guérisseur qu'il fut surnommé Boïan le Magicien, car la population ne faisait plus alors de différence entre « Mage » = sage et savant, et « magicien » = homme qui applique des recettes magiques.

Une grande partie des Bogomiles et des Parfaits fut exterminée sous le règne du roi Boril, grâce à la collaboration du clergé bulgare et byzantin. Les survivants se dispersèrent à travers l'Europe, dépouillés de tout, ne portant sur leurs épaules que deux sacs : l'un chargé de pain et l'autre de plantes.

Vers la fin du XI^e siècle et le début du XII^e siècle, Vassili Vrach prit la succession de Boïan le Mage à la tête du mouvement bogomile. Cet éminent philosophe, savant et médecin fut surnommé l'Avicenne bulgare. Il fut si populaire non seulement chez les Bulgares mais dans tout l'empire byzantin que, sous la pression du clergé, il fut brûlé vif sur l'Hippodrome de Constantinople en 1114. Mais son œuvre n'est pas morte. Ses disciples, dispersés en Europe, ont contribué à enflammer la Réforme. Les faits historiques montrent que la terre bulgare a donné naissance et formé de grands penseurs et que le peuple bulgare a devancé de plusieurs siècles les autres peuples européens dans ces domaines dévoués au progrès de l'Humanité... »

L'auteur conclut cette préface en nous confiant que « mon livre est le fruit d'un travail acharné et gratuit »... ce qui s'est vérifié pendant plus de soixante-quinze ans par tous ceux qui l'ont approché et ont bénéficié de ses soins.

C. Brelet-Rueff et Assia Popova.

